

un profond soupir, et puis un soupir plus faible et plus profond encore ; il a retourné sa tête sur son oreiller et s'est endormi. Je le regardais avec attention et j'étais tout émue sans savoir pourquoi, le cœur me battait, et ce n'était pas de peur. Au bout de quelques moments, j'ai vu un léger sourire errer sur ses lèvres ; il disait tout bas : « Dans une planète où les hommes se multiplieraient à la manière des poissons, où le frai d'un homme pressé sur le frai d'une femme... j'y aurais moins de regret... Il ne faut rien perdre de ce qui peut avoir son utilité. Mademoiselle, si cela pouvait se recueillir, être enfermé dans un flacon et envoyé de grand matin à Needham... Docteur, et vous n'appellez pas cela de la déraison ? »

BORDEU. — Auprès de vous, assurément.

MADemoiselle DE LESPINASSE. — Auprès de moi, loin de moi, c'est tout un, et vous ne savez ce que vous dites. J'avais espéré que le reste de la nuit serait tranquille.

130 BORDEU. — Cela produit ordinairement cet effet.

MADemoiselle DE LESPINASSE. — Point du tout ; sur les deux heures du matin, il en est revenu à sa goutte d'eau, qu'il appelait un mi... cro...

BORDEU. — Un microcosme.

MADemoiselle DE LESPINASSE. — C'est son mot. Il admirait la sagacité des anciens philosophes. Il disait ou faisait dire à son philosophe, je ne sais lequel des deux : « Si lorsque Épicure assurait que la terre contenait les germes de tout et que l'espèce animale était le produit de la fermentation¹, il avait proposé de montrer une image en petit de ce qui s'était fait en grand à l'origine des temps, que lui aurait-on répondu ?... Et vous l'avez sous vos yeux : cette image, et elle ne vous apprend rien... Qui sait si la fermentation et ses produits sont épuisés ? Qui sait à quel instant de la succession de ces générations animales nous en sommes ? Qui sait si ce bipède déformé qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore dans le voisinage du pôle un homme, et qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe ? Qui sait s'il n'en est pas ainsi de toutes les espèces d'animaux ? Qui sait si tout ne tend pas à se réduire à un grand sédiment inerte et immobile ? Qui sait quelle sera la durée de cette inertie ? Qui sait quelle race nouvelle peut résulter derechef d'un amas aussi grand de points sensibles et vivants ? Pourquoi pas un seul animal ? Qu'étant l'éléphant dans son origine ? Peut-être l'animal énorme tel qu'il nous paraît, peut-être un atome, car tous les deux sont également possibles »

1. Cf. Lucrèce, *De natura rerum*, II, v. 870-901.

ils ne supposent que le mouvement et les propriétés diverses de la matière... L'éléphant, cette masse énorme, organisée, le produit subit de la fermentation ! Pourquoi non ? Le rapport de ce grand quadrupède à sa matrice première est moindre que celui du vermisseau à la molécule de farine qui le produit. — Mais le vermisseau n'est qu'un vermisseau. — C'est-à-dire que la petitesse qui vous dérobe son organisation lui ôte son merveilleux... Le prodige, c'est la vie, c'est la sensibilité, et ce prodige n'en est plus un... Lorsque j'ai vu la matière inerte passer à l'état sensible, rien ne doit plus m'étonner... Quelle comparaison d'un petit nombre d'éléments mis en fermentation dans le creux de ma main, et de ce réservoir immense d'éléments divers épars dans les entrailles de la terre, à sa surface, au sein des mers, dans le vague des airs !... Cependant puisque les mêmes causes subsistent, pourquoi les effets ont-ils cessé ? Pourquoi ne voyons-nous plus le taureau percer la terre de sa corne, appuyer ses pieds contre le sol, et faire effort pour en dégager son corps pesant¹ ?... Laissez passer la race présente des animaux subsistants ; laissez agir le grand sédiment inerte quelques millions de siècles. Peut-être faut-il pour renouveler les espèces dix fois plus de temps qu'il n'est accordé à leur durée. Attendez, et ne vous hâtez pas de prononcer sur le grand travail de nature. Vous avez deux grands phénomènes, le passage de l'état d'inertie à l'état de sensibilité, et les générations spontanées ; qu'ils vous suffisent : tirez-en de justes conséquences, et dans un ordre de choses où il n'y a ni grand ni petit, ni durable, ni passager absolu, garantisiez-vous du sophisme de l'éphémère²... » Docteur, qu'est-ce que c'est que le sophisme de l'éphémère ?

BORDEU. — C'est celui d'un être passager qui croit à l'immutabilité des choses.

MADemoiselle DE LESPINASSE. — La rose de Fontenelle qui disait que de mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier³ ?

BORDEU. — Précisément ; cela est léger et profond.

MADemoiselle DE LESPINASSE. — Pourquoi vos philosophes ne s'expriment-ils pas avec la grâce de celui-ci ? nous les entendrions.

BORDEU. — Franchement, je ne sais si ce ton frivole convient aux sujets graves.

MADemoiselle DE LESPINASSE. — Qu'appellez-vous un sujet grave ?

BORDEU. — Mais la sensibilité générale, la formation de l'être

¹ Cf. Lucrèce, *De natura rerum*, V, v. 1323-1325.

² Cf. *Lettre sur les aveugles*, ci-dessus, p. 169 et n. 1.

³ Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1687, éd. Calame, STFM, 1966, p. 153-154.

137 MADEMOISELLE DE LESPINASSE. — Vous mentez.

BORDEU. — Il est vrai, mais au défaut de deux bras qui manquaient, j'ai vu deux omoplates s'allonger, se mouvoir en pince, et devenir deux moignons.

MADemoiselle de LESPINASSE. — Quelle folie !

BORDEU. — C'est un fait. Supposez une longue suite de générations manchotes, supposez des efforts continus, et vous verrez les deux côtés de cette pincette s'étendre, s'étendre de plus en plus, se croiser sur le dos, revenir par-devant, peut-être se digiter à leurs extrémités, et refaire des bras et des mains. La conformation originelle s'altère ou se perfectionne par la nécessité et les fonctions habituelles. Nous marchons si peu, nous travaillons si peu et nous pensons tant, que je ne désespère pas que l'homme ne finisse par n'être qu'une tête.

MADemoiselle de LESPINASSE. — Une tête ! une tête ! c'est bien peu de chose ; j'espère que la galanterie effrénée... Vous me faites venir des idées bien ridicules.

BORDEU. — Paix.

138 D'ALEMBERT. — Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement ; mais le tout change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre qu'un effet rare ; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général... Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ?... Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces... tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature... Le ruban du père Castel¹... Oui, père Castel, c'est votre ruban et ce n'est que cela. Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu ; plus ou moins d'un règne ou d'un autre... donc rien n'est de l'essence d'un être particulier... Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant... et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes ! laissez là vos individus ; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome ? — Non. — Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne ? Que voulez-vous donc dire avec vos individus ? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu,

1. Voir père Louis Castel (Index I) et l'article « Clavecin oculaire » de l'*Encyclopédie*, vol. *Esthétique - Théâtre*.

c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle : mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Et vous parlez d'essences, pauvres philosophes ! laissez là vos essences. Voyez la masse générale, ou si pour l'embrasser vous avez l'imagination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière... O Archytas ! vous qui avez mesuré le globe¹, qu'êtes-vous ? un peu de cendre... Qu'est-ce qu'un être ?... La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance ?... non, je vais à un terme... Et les espèces ?... Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... Et la vie ?... La vie, une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'agis et je réagis en masse... mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point ?... Non sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit²... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre ? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre. Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout, pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse.

MADemoiselle DE LESPINASSE. — Il ne dit plus rien.

BORDEU. — Non ; il a fait une assez belle excursion. Voilà de la philosophie bien haute ; systématique³ dans ce moment, je crois que plus les connaissances de l'homme feront de progrès, plus elle se vérifiera.

MADemoiselle DE LESPINASSE. — Et nous, où en étions-nous ?

BORDEU. — Ma foi, je ne m'en souviens plus ; il m'a rappelé tant de phénomènes, tandis que je l'écoutais !

MADemoiselle DE LESPINASSE. — Attendez, attendez..., j'en étais à mon araignée.

BORDEU. — Oui, oui.

MADemoiselle DE LESPINASSE. — Docteur, approchez-vous. Imaginez une araignée⁴ au centre de sa toile. Ébranlez un fil, et vous verrez l'animal alerte accourir. Eh bien ! si les fils que l'insecte tire

1. Horace, *Odes*, I, 28, v. 1-2.

2. Cf. Lettre à Sophie Volland du 15 octobre 1759, vol. *Correspondance*.

3. Péjoratif ailleurs, le mot veut seulement dire « hypothétique » ici.

4. La comparaison avec l'araignée vient probablement de Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, article « Spinoza ». Une fois de plus, Diderot l'élève au mythe.